

habitué au bruit sec et net de la mesure en deux temps.

L'ouvrier n'entendait point ces commentaires et frappait le fer sans trêve ni relâche.

Tout à coup, il s'arrêta au milieu d'une chaude et déposa son marteau.

Il venait d'apercevoir un militaire à l'extrémité de la rue.

Le maréchal courut au-devant du soldat.

Ce n'était point son fils.

"Bonjour, maître Jean Denis, s'écria l'arrivant ; ne me reconnaissez-vous plus ? Je suis Michel, le camarade à votre fils.

—Pourquoi Claude n'est-il pas avec toi ? Il a dû recevoir son congé, puisque vous êtes de la même conscription.

—Votre garçon ne reviendra que ce soir, aussitôt après sa sortie de prison.

—Sa sortie de prison ! Mon fils est en prison ! s'écria le maréchal tout ému ; qu'a-t-il fait pour la mériter ?

—Ne savez-vous pas que Claude a frappé son chef et qu'il a été condamné par le conseil de guerre ?

—Que dis-tu ? s'écria l'ouvrier, en saisissant d'une main tremblante le bras de son interlocuteur.

—Là, là, ne vous effrayez pas, maître Jean, tout est arrangé. Claude ne sera pas fusillé.

—Ah ! mon Dieu ! murmura l'artisan en s'appuyant sur l'épaule du militaire.

—Mais écoutez-moi donc jusqu'au bout, riposta Michel en secouant le forgeron avec énergie ; votre garçon a obtenu sa grâce pleine et entière.

Le maréchal ferrant se redressa tout d'une pièce et respira bruyamment en passant la main sur son front.

"Oui, poursuivait Michel, le procès de votre fils a été révisé, et le roi a signé sa grâce hier. Claude devait être fusillé ce matin dans la forteresse. Mais l'estafette, portant sa grâce, est partie ventre à terre. Elle a dû arriver le soir même. Si vous étiez dans votre boutique, vous avez certainement vu passer un cavalier à toute bride : il n'y a pas d'autre chemin..., mais qu'avez-vous donc ?

—Mon fils ! j'ai tué mon fils ! cria le malheureux forgeron en s'affaissant sur le sol.

## V

Tous les voisins se portèrent au secours de l'artisan. On le transporta chez lui en proie à un délire affreux.

Michel apprit bien vite ce qui s'était passé la veille entre le forgeron et le cavalier. Le soldat comprit alors quel terrible coup il venait de porter au maréchal ferrant.

Sans perdre une minute, le militaire courut vers la forteresse pour connaître le sort de son camarade.

A mi-chemin, il rencontra celui-ci qui arrivait d'un pas délibéré, en faisant le moulinet avec son bâton et en chantant un joyeux refrain.

Les deux soldats s'embrassèrent comme des frères.

## ÇA MORD



La cuisinière.—Sapré enfant, qu'est-ce que tu fais au chat ?

P'tit France.—Rien. Mais, tu sais, le chat, il a mangé un poisson ce matin, et je voudrais le repêcher. Vrai, ça mord, viens voir.

Michel raconta à Claudé ce qui venait de se passer dans la forge et lui expliqua la cause probable de ce malheur.

En moins de quelques heures, les deux amis arrivaient dans la bourgade.

Claude pensait que sa présence seule rendrait à son père la raison et la santé.

Il n'en fut rien.

Claude, soutenant le malade dans ses bras, lui disait avec tendresse :

"Bonjour, père, ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis votre petit Claude. Je reviens de l'armée avec mon congé."

Le maréchal ferrant repoussa son fils et le regarda avec des yeux hagards.

"L'estafette ! s'écria-t-il avec épouvante.

—Non, ce n'est pas l'estafette, c'est votre enfant, lui dit Claude.

—Votre âme est aussi dure que votre fer. Maréchal, vous êtes un égoïste, égoïste ! égoïste ! murmura le forgeron, d'une voix saccadée et en se couvrant les yeux de ses mains.

Ensuite, il retomba anéanti sur sa couche.

Claude, désespéré, se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.

La pauvre femme, qui se réjouissait tant du retour de son fils, ne sut que pleurer avec lui.

Après les premiers moments donnés à la douleur, elle raconta, sans omettre le moindre détail les diverses circonstances qui avaient précédé la maladie du forgeron et les vives inquiétudes qui avaient troublé son sommeil durant la nuit dernière.

Ces révélations furent un trait de lumière pour le jeune soldat.

Il appela son camarade Michel et lui donna des instructions.

Michel, monta sur un vigoureux cheval, se rendit à la forteresse pour y chercher l'estafette qui devait s'y trouver encore.

Claude s'installa au chevet du malade et recueillit avidement les paroles incohérentes qu'il laissait échapper.

L'état du maréchal ferrant était toujours le même. Le délire ne le quittait pas ; ses courts instants de sommeil étaient troublés par des songes. Soit qu'il veillât, soit qu'il dormit, il semblait repousser des images qui l'obsédaient.

Le médecin de la bourgade voulait saigner le malade aux quatre membres ; car, à cette époque, il était admis comme principe, parmi les doctes de la faculté, que toutes les maladies devaient se guérir par d'abondantes saignées.

Claude, qui ne goûtoit pas cette théorie, avait médité un tout autre moyen de guérison.

Le jeune homme connaissait son père et savait que, sous une écorce un peu rude, le forgeron cachait un cœur d'une extrême sensibilité et une imagination très vive. Sa maladie provenait d'une cause toute morale et ne pouvait se guérir que par des remèdes de même nature.

## VI

Vers minuit, le forgeron s'était assoupi.

Claude fit signe à sa mère de se cacher derrière le rideau, et lui-même se blottit dans un coin.

Le temps était le même que la nuit précédente. La lune brillait dans toute sa pureté.

Tout à coup, un violent coup de marteau retentit sur l'enclume et troubla le silence de la nuit.

Maître Jean Denis se réveilla en sursaut.

Le bruit du marteau retentit encore.

Le maréchal courut vers la fenêtre et l'ouvrit.

Il entendit une voix qui criait :

"Ohé, maréchal ! ma jument est défermée, remettez-lui un fer au plus vite ; je suis pressé."

Le malade alluma un falot, s'habilla à la hâte et descendit dans sa forge.

Il vit l'estafette qu'il avait repoussée la veille, stationnant devant la porte.

"Allons, forgeron, il faut forger ; je dois arriver à la forteresse avant la fermeture du pont-le-vis," lui dit le cavalier.

Le maréchal alluma le foyer, souffla le brasier, chauffa le fer, le martela et l'ajusta au pied du cheval en quelques instants.

"Merci, dit l'estafette, vous êtes obligeant ; vous n'aurez pas lieu de vous en repentir."

Ayant dit ces mots, le cavalier enfourcha sa monture, piqua des deux et s'éloigna ventre à terre.

Maître Jean éteignit sa forge, remonta dans sa chambre et se recoucha avec assez de calme. Il se rendormit, et son sommeil paraissait beaucoup moins agité.

Une heure après, l'enclume résonnait de nouveau.

Le malade sauta en bas de son lit et courut vers la fenêtre et regarda dans la rue.

Il vit l'estafette à cheval, que la lune éclairait de ses blancs rayons.

"Maréchal, cria-t-elle, je suis arrivée à temps. Je portais la grâce d'un condamné et ce condamné était votre fils : il est sauvé.

—Mon fils ! mon fils, répéta le malade en passant la main sur son front comme pour y ramener ses souvenirs ; mon fils ! il reviendra demain !"

Le malade se recoucha.

Vaincu par la fatigue, il se rendormit d'un sommeil de plomb qui dura plusieurs heures.

Il fut réveillé pour la troisième fois par le bruit de l'enclume qui semblait frappée par dix marteaux.

Maître Jean ne fit qu'un bond jusqu'à la fenêtre. Il entendit des voix joyeuses qui criaient :

"Alerte ! alerte ! maréchal, voici Claude, votre fils, qui revient de l'armée"

Le forgeron descendit l'escalier avec la rapidité d'une flèche, et vit, à dix pas de la forge, Claude le soldat, dans les bras de sa mère.

"Mon fils ! mon enfant !" s'écria l'ouvrier, en tendant les mains au militaire.

Claude se précipita vers son père et arriva juste à temps pour le soutenir.

Le malade venait de s'évanouir.

Son fils l'emporta et le déposa sur son lit ; ensuite il lui fit respirer des sels.

Bientôt l'artisan reprit connaissance :

"Où suis-je ? dit-il en se redressant.

—Dans votre chambre ; entre votre femme et votre fils, répondit Claude.

—Ce n'était qu'un rêve ! murmura le maréchal ferrant en pressant son fils sur son cœur.

## VII

Un mois après, les jeunes gens au pays, rassemblés dans la maison de maître Jean Denis, célébraient les fiançailles de Claude.

Le forgeron et sa femme présidaient cette fête de famille et le bonheur rayonnait sur leur visage.

## VIII

Cavaliers, lorsque vous passerez devant la forge de maître Jean Denis, le maréchal ferrant, appelez-le sans crainte, si vous avez besoin de ses services. Il sera toujours prêt à vous obliger à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

ADRIEN LINDEN.

## LE POKER ILLUSTRÉ

I

II



III

I.—Une paire... de commères.

II.—Quatre rois... de chemins de fer.

III.—Deux paires... d'amoureux.